

que « sésame » ouvrait une porte dans un conte

« q7eWoe9 » : c'est le nouveau mot de passe que vient de m'assigner un fournisseur d'accès, parce que j'ai oublié le précédent. Je le note — et je retrouve celui qu'il remplace. Je note pour ne pas oublier, puis j'oublie que j'ai noté. Pourtant, je les répertorie tous, sur mon téléphone (verrouillé par un code), dans une liste (dont l'accès est protégé par un mot de passe). Celui-ci en rejoint trente-deux autres : banque en ligne, frequent flyer, facebook, twitter, EDF, GDF, comptes mail divers et autres logins, personnels, professionnels ou collectionnés chez mes divers clients... Il y a ceux à quatre chiffres, ceux qui ne peuvent contenir que des lettres et ceux qui, au contraire, doivent impérativement combiner des majuscules, des minuscules et des chiffres. Ceux où les symboles non alphabétiques sont interdits, et ceux où ils sont obligatoires. Ceux pas plus longs que ceci, ceux pas plus courts que cela. Mon travail exige que j'accède à tel système, tel portail, tel référentiel ; chacun requiert son mot de passe, avec des règles différentes. Régulièrement, l'un ou l'autre de mes codes est décrété périmé, il me faudra refaire mes clefs numériques. À chaque fois, cela m'exaspère.

Le mot de passe ne suffit pas pour entrer, il faut encore un identifiant. Ici, je suis arth ; là, rarthaud ; ailleurs, arthaud_r, ou même X54765, voire S0023421 (indignité des externes et des Sous-traitants : leur refuser un nom). Je ne suis plus un homme libre, je suis un numéro. Je ne peux plus entrer nulle part sans me demander qui je suis. Je suis crypté à moi-même.

J'avais cinq ans, et la porte du dortoir ne s'ouvrait pas. À travers la porte bloquée, une question :

« Mot de passe ?

— Mot de passe ? C'est quoi, un mot de passe ?

— Le mot de passe, c'est un code secret. Pour entrer, il faut dire le mot. Y'a que ceux du dortoir qui le connaissent. Comme ça, les autres, y peuvent pas entrer. Alors il faut que tu dises le mot de passe. Mot de passe ?

— Oui, mais je le connais pas, moi, le mot de passe !

— Alors tu peux pas entrer.

— Oui, mais je suis du dortoir, moi. C'est quoi, le mot de passe du dortoir ?

— C'est "rayon laser".

— Bon, alors "rayon laser". »

Et la porte s'ouvrit.

C'était très chouette, autrefois, les mots de passe. On en inventait un, on le faisait connaître à quelques-uns seulement, pour être du petit nombre, un cercle d'initiés. Mais étant seuls à le savoir, notre plaisir était incomplet : il fallait ensuite faire savoir à tous notre privilège, et donc révéler qu'il y avait un secret qu'on était seuls à connaître ; bientôt, de confiance en confiance, au fil des alliances et des négociations, le cercle s'agrandissait jusqu'à englober tout le monde. Il fallait alors changer de mot de passe. Il y avait des planques secrètes, des trésors cachés, des chefs de bande et leurs nombreux bras droits, des lettres anonymes et des signes de reconnaissance. Nos pseudonymes étaient glorieux, nous étions des Chevaliers d'argent et des Vengeurs noirs.

Cela dura jusqu'au collège. Quittant l'école des garçons, la bande s'évanouit, elle s'atomisa, devint un aérosol d'individus, chacun soucieux de sortir du brouillard pour être vu des filles. Seuls quelques francs-maçons perpétuent avec gravité nos rituels anciens. Quant au Vengeur noir, c'est aujourd'hui Nanar89 sur internet. J'ai oublié le mot de passe de mon enfance ; je n'y retournerai pas.